

heures sonnait à la pendule du boudoir et les préludes d'une valse se faisaient entendre.

— Adieu... dit l'Anglais, nous nous reverrons.

Et il se glissa du boudoir dans la salle de jeu, où s'organisaient les tables de whist, tandis que le jeune comte allait valser.

La marquise se levait, elle aussi, et allait prendre le bras de l'un de ces hommes qui se trouvaient auprès d'elle, lorsque le major Carden s'approcha et lui présenta Chérubin, ou plutôt Oscar de Verny.

Il est de bizarres pressentiments de la destinée qui nous assaillent à de certaines heures.

À la vue de ce jeune homme qui avait su prendre une attitude timide et réservée et qui baissait à demi les yeux, la créole havanaise éprouva une sensation extraordinaire.

On eût dit que cet inconnu, qui lui apparaissait si naturellement, cependant, au milieu d'une fête, était comme un agent mystérieux de la fatalité qui entraînait dans sa vie.

Elle alla prendre la main d'un homme d'un âge mur, à qui elle dit tout bas :

— Voulez-vous me faire valser ?

Le major soufflait ces mots à l'oreille de Chérubin :

— Notre chef mystérieux ne s'était point trompé, mon jeune ami, en comptant sur l'effet de votre physionomie. Tenez, la marquise est déjà troublée, et son mari déjà jaloux.

— Vous croyez ? fit Chérubin qui tressaillit.

— Que voulez-vous ? mon cher, poursuivit le major, c'est étrange, inouï, mais cela est vrai, cependant. La marquise passe sa vie au milieu des hommes les plus séduisants du monde ; elle les regarde tous avec une indifférence parfaite, et voici qu'elle pâlit et se trouble à votre vue... Eh bien ! acheva le major, savez-vous pourquoi ?

— Non, demanda Chérubin, et cependant je me suis aperçu bien souvent déjà de cette fascination que j'exerce sur les femmes à première vue.

Pendant que le major et Chérubin échangeaient ces quelques mots, le jeune comte de Château-Mailly promenait son regard sur un groupe de jeunes femmes et cherchait parmi elles une valseuse.

Il aperçut madame Fernand Rocher.

C'était la première fois que Fernand et sa femme venaient aux grands bals de la marquise, qu'ils avaient rencontrée aux eaux de Vichy l'été précédent.

M. de Château-Mailly n'avait jamais vu Hermine.

Il la trouva belle, et, guidé par ce flair merveilleux de l'homme découvert qui cherche des bonnes fortunes, il alla l'inviter à valser.

Hermine, on le sait, était grande, svelte et elle valsait à ravir.

Le comte était jeune, et son caractère à demi mélancolique lui faisait adorer la valse allemande qui est la reine des valses.

Pendant vingt minutes il entraîna la jeune femme haletante à son bras, oubliant un peu le bizarre personnage avec lequel il causait naguère, et l'étrange serment qu'il lui avait fait.

Quand le dernier soupir de la valse s'éteignit, le comte un peu grisé, reconduisit Hermine à sa place et la regarda.

— Parole d'honneur ! pensa-t-il, elle est charmante et si c'était, par hasard, celle qui m'est réservée pour victime, je gagnerais l'héritage de mon oncle sans la moindre répugnance.

Le comte, en songeant ainsi, promena autour de lui un regard investigateur, cherchant des yeux l'excentrique sir Arthur.

Sir Arthur n'était point dans le grand salon.

Il se tenait dans un coin de la salle de jeu, auprès d'une table d'écarté qui demeurait veuve de joueurs.

L'attitude mélancolique du gentleman semblait indiquer le désir qu'il avait de trouver un partner.

Un jeune homme, le lorgnon dans l'œil, la barbe taillée en collier, à la physionomie impertinente et pourtant la tête en arrière, vint à passer.

Ce jeune homme, qui venait pour la première fois chez la marquise Van-Hop, avait été amené par un étranger de distinction. On le nommait M. le vicomte de Cambolh.

Il menait grand train, disait-on, avec de beaux chevaux, et habitait un délicieux entre-sol dans le faubourg Saint-Honoré. Il s'arrêta d'un air indifférent devant la table d'écarté, prit un jeu de cartes et les laissa tomber une à une à gauche et à droite, comme il s'eût été banquier au lansquenot.

Alors sir Arthur s'approcha et le salua avec la roideur habituelle des fils d'Albion.

— Voudriez-vous, monsieur, lui dit-il, faire une partie avec un gentleman qui souhaite fort jouer et ne trouve pas de partners ?...

Le vicomte de Cambolh s'inclina, s'assit, et jeta négligemment cinq louis sur le tapis. L'Anglais salua à son tour, s'assit pareillement, et ouvrit son portefeuille, d'où il tira une banquette de cinq livres.

La partie commença silencieusement tout d'abord.

La table d'écarté se trouvait en un coin du salon où il y avait encore peu de monde, et où un whist à cinq louis la fiche absorbait la curiosité universelle.

Les deux joueurs d'écarté se trouvaient donc parfaitement isolés, et pouvaient causer à mi-voix sans la moindre crainte d'être entendus.

Alors sir Arthur Collins perdit, comme par enchantement, son accoutrement britannique.

— Ma parole d'honneur ! mon cher Rocambole, dit-il, tu es tout à fait un homme du monde, un gentilhomme de cheval dans l'acception la plus complète.

— Peu ! fit modestement M. le vicomte de Cambolh, on fait de son mieux... mais vous, capitaine, poursuivit-il avec une admiration profonde, le plus bel Anglais que j'ai jamais vu. Votre belle chevelure jaune, votre teint rouge briques et votre faux ventre vous rendent si méconnaissable, que je m'y serais trompé, si je n'avais assisté à votre toilette.

Le baronnet sir Williams, car c'était lui, se prit à rire.

— Il est certain, dit-il, que mon frère le philanthrope, qui me reconnut jadis, le jour de mon duel avec Bastien, ne me reconnaîtrait pas aujourd'hui.

Voyons, reprit Rocambole, quand faut-il commencer ?

— Ah ! dame, répondit sir Williams, attendons une occasion ; tout est prêt, du reste. La Turquoise est prévenue, je l'ai installée dans le petit hôtel de la rue Moncey hier matin ; elle sais déjà son rôle par cœur. Et toi ?

— Moi, dit Rocambole, je sais à merveille la botte secrète, et je suis aussi sûr de loger un pouce de fer dans la chair de mon adversaire que je suis certain de l'identité de sir Arthur Collins et de sir Williams.

— Surtout, observa le baronnet, souviens-toi bien de la place où il faut toucher. Ne faisons pas de bêtises, nous jouons avec des millions.

— Soyez tranquille, mon oncle.

— On va jouer au lansquenot, reprit sir Williams, c'est certain, le marquis me l'a dit tout à l'heure. Notre ami est joueur, il y viendra... c'est alors qu'il faudra avoir de l'esprit.

— On en aura. Rien n'est plus facile, murmura Rocambole avec une adorable fatuité.

En effet, au moment même, et comme le faux sir Arthur Collins tournait gravement le roi quatre à quatre et empochait les cinq louis de M. le vicomte de Cambolh, on dressa une table de lansquenot, et le marquis Van-Hop vint à l'Anglais et lui dit :

— Êtes-vous des notes, my dear ?

— Yes ! répondit sir Arthur en se levant.

Une douzaine de personnes entouraient déjà la table, et parmi elles Fernand Rocher et le jeune comte de Château-Mailly. On tira les places d'abord, puis la main. Un roi tomba devant Rocambole.

Le vicomte salua les points, et prit la taille en jetant deux louis sur le tapis.